

# Du nom des dieux



« Au point où commence notre ignorance et au-delà duquel nous ne voyons plus, nous plaçons un mot. » F. Nietzsche

## §1

D'où vient le fait que les dieux sont devenus des allégories dans l'époque tardive de l'Antiquité ? Par le fait qu'on a voulu les nommer de façon *immuable* de telle sorte qu'ils ne puissent être que des « choses ». Ce pour quoi le paganisme en fut devenu bien fade face aux couleurs vives et tonitruantes du christianisme naissant.

Les Anciens avaient conscience que les épithètes s'ajoutant aux « noms » divins, noms n'étant eux-mêmes au fond qu'épithètes, étaient dans les temps archaïques la seule façon de leur attribuer verbalement une place dans le panthéon des forces divines, une façon de les *désigner*, de les qualifier *en fonction* d'un « rôle » plus ou moins précis. On n'osait les figer en de quelconques mots et noms qui n'auraient eu que l'affront de leur paraître bien réducteurs. Et c'est ce qui explique la multiplicité de ces « noms » et la possibilité inépuisable d'en inventer de nouveaux. Les mots deviennent vivant au contact des dieux.

Il n'y a point d'identité possible pour ce qui n'est que passage, même si ce passage nous paraît éternité.

## §2

Lorsque l'on regarde son reflet dans le miroir, n'est-ce pas un autre que l'on voit en « réalité » ? L'idée que nous nous faisons de nous-même n'est qu'une *idée* qui prend la place trop souvent de ce que nous sommes réellement. L'identité à laquelle nous nous attachons, comme à un être qui nous serait extérieur, est l'image figée de nous-même qui prend le pas sur ce que l'on est en *réalité*. Et il est alors tentant de n'en faire qu'une expression, qu'un mot, et pourquoi pas, un concept !

## §3

*Dans la mesure* où nous feignons de nous donner du monde des dieux une vision plus ou moins claire, nous l'abaïssons inévitablement à notre niveau, à nos possibilités de com-préhension ; d'autres diraient : nous désenchantons le monde, en ramenant l'inconnu au trop connu.

La raison humaine a ceci de prétentieux qu'elle ramène ce dont elle ne s'entend à expliquer à ce qu'elle connaît déjà et peut nommer sans faillir. C'est pourquoi fallait-il sans doute que des dieux, à l'époque de l'Antiquité tardive, nous n'en fassions qu'une iconographie allégorique à la portée de notre jugement *binnaire* ; c'est aussi la « raison » pour laquelle s'est obstruée *pour nous* la source intarissable jaillissant de l'inconnaissable et de l'éternel devenir.

## §4

Nous aurions beau faire dix fois le tour de la question de l'origine de toute chose que nous ne saurions percer le mystère des sept Pléiades. Si tôt que l'on s'approche de la « vérité », de « l'en-soi » des choses, et celle-ci se fait plus fugace, plus inatteignable encore.

En un temps pas si lointain, la tentation fut grande alors de s'en tenir à une explication qui avait au moins l'avantage de servir une passion que nous avions placée au pinacle des *choses humaines, trop humaines* : la Raison. Il ne restait plus qu'une chose à faire que nous avions élevé au rang de « science » : inventer l'ordre des catégories par lequel nous pouvions diviser le monde, les deux principales d'entre elles étant le bien et le mal. Ni le monde des dieux n'y échappa, ni autre « chose », de telle sorte que, comme symboles de nos passions, Ils furent d'abord soumis à notre jugement et « classés » en fonction de leur *utilité*.

Ce n'est qu'alors que certains pensèrent que pour accéder à la Connaissance, il fallait n'honorer qu'un seul Dieu et faire périr les autres ou les rabaisser à des tâches secondaires. Il fallait, dirent-ils, que les passions fussent vaincues. Il fallait que le Bien régnât.

À notre époque où les choses se mélangent, nous ne savons plus où est le bien et le mal, mais nous ne savons plus non plus que chacun voit midi à sa porte.

## §5

Par quoi la grammaire moderne aurait-elle pu être forgée si ce n'est par une passion qui au travers elle s'est efforcée de régner et d'anéantir plus sûrement les autres passions : passion craintive qui ne souffre ombrage, raison emportée par la déraison !

C'est ainsi qu'elle nous assène par le biais du langage de croire en sa seule légitimité. On peut prendre acte afin de le prouver de l'invention du « sujet » et de l'objet ». Si par exemple on se dit « je crois aux dieux », pense-t-on forcément à ce qu'est ce « je » qui pense et croit ? Moi ? Mais alors je retourne la question : quelle est ce « moi » ? De quelle parcelle de *Soi* s'agit-il ? C'est « je » qui croit, donc c'est « je » qui explique, qui détermine ce que doit être la réalité ; il s'agit là au fond

d'une réduction, de réduire la polyphonie du monde en un seul son, de réduire la multitude des saveurs du monde à un seul goût. Inconsciemment, on fait du monde des dieux une explication pouvant servir aux desseins de la raison humaine, on en fait une restriction adéquate à la crainte que tout s'estompe dans le devenir. D'ailleurs, la phrase « je crois aux dieux » paraît réellement incorrect : et c'est « je crois *en* Dieu » qui est la forme qui doit alors s'imposer. Et c'est elle qui s'est effectivement imposée dans l'histoire de l'Antiquité tardive et christianisante.

L'histoire des dieux est un « texte », un *récit*, et non une explication de ce que serait la « vérité » au travers de mythes rigidifiés. Les mythes ne peuvent donc n'avoir que des interprétations plurielles selon une conscience qui ne fait pas d'une seule pulsion – règne de la raison et de la morale *ascétique*, son langage - l'aboutissement de la réalisation historique du « genre humain ». Ce n'est pas « je » qui croit aux dieux et à la multitude du devenir, c'est nos *corps* en leur entier. D'aucun dirait : « nous sommes crût ».

Le « je » cherche à devenir essence pour celui qui s'y identifie alors que *a contrario*, il est expression du ressentiment d'une époque contre la vie et ce qu'elle contient de furtif, d'imprévu, d'incompréhensible, de gracieux pour les forts et les dieux : pouvoir tyrannique de la raison passé dans la grammaire.

## §6

Chercher une explication - une identité - et un sens - une cause, un but - en toute chose, c'est tout d'abord penser que cette « chose » contient en elle-même, comme son essence, cette explication et ce sens. Or, il n'y a rien de figé dans les « choses », ni dans notre monde ni dans celui des dieux.

Toute appréhension de la *réalité* passe nécessairement par l'expérimentation, oser faire des expérimentations. Le *sens* de tout ceci étant de faire varier à souhait les interprétations, et ce afin d'affirmer toujours davantage la vie.

Nous ne saurions donner arbitrairement une identité figée aux dieux en leur attribuant un nom sans prendre le risque de voir se transformer devant nos yeux le monde en un statuaire glacé et au final monolithique, ce que la tentation du faible a deux mille fois réalisé, hélas !

## §7

Un nom donné en propre aux dieux, ou ne plus connaître l'étymologie de ces « noms » depuis si longtemps attribués, revient en somme à ignorer qu'ils ne furent en aucune façon un moyen de s'approprier des concepts comme le fait couramment la raison, mais une convention, une solution entre toutes, visant à établir une communication avec les forces divines. « Nommer » avait alors un tout autre sens, y compris d'ailleurs en ce qui concerne les hommes.

Les hommes d'alors ne cherchaient nullement à couvrir d'un masque, d'un voile pudique, la dure réalité que recouvrait la reconnaissance en chaque dieu et déesse d'un aspect de la force de vie. Il servait à quoi à leurs yeux de vouloir cacher la cruauté, l'élan primordial et archaïque de la force vitale présent en chaque entité divine, fut-il l' « amour » ? Il y avait en eux une volonté d'affirmer la vie ; la vie non pas comme « on » la rêve, mais comme elle est *réellement*, comme elle est *vécue*.

De nos jours, tout tend à nier la vie, dans nos pensées, nos langages, en cherchant inconsciemment à isoler chacun de ses aspects, à les ranger dans les tiroirs de la raison, et à opposer l'un contre l'autre au nom de la *morale*.

« Les mots ne sont que des symboles pour les relations des choses entre elles et avec nous, ils ne touchent jamais à la vérité absolue. » F. Nietzsche